

Le travail est-il compatible avec l'engagement écologique ?

Grégoire Poissonnier

I – Anéantissement biologique global¹

« *La vie sur Terre est en train de s'effondrer.* »

Arthur Keller (2021)²

Avant de considérer la question-titre, il est indispensable de rappeler la situation apocalyptique de la vie sur Terre : les Occidentaux consomment les ressources planétaires à une allure de plus en plus insoutenable³ ; 68% des populations animales sauvages ont disparu en 46 ans ; le comportement des humains est à l'origine de la sixième extinction massive des êtres vivants sur Terre⁴ ; en 4 décennies, 88% des animaux d'eau douce ont été tués ; un million d'espèces sont menacées à très court terme ; chaque jour, on estime que 100 espèces s'éteignent, soit environ une toutes les 15 minutes ; abeilles et vers de terre, essentiels à la production de notre nourriture, déclinent – en raison de l'agriculture intensive et des pesticides notamment – à hauteur de 90% sur certains territoires ; en représentant 0,01% des vivants, les hommes ont été responsables de 85% des morts en 250 ans ; depuis 1900, les végétaux périssent 500 fois plus vite qu'en l'absence d'intervention anthropique ; la biomasse des arthropodes – qui représentent la plus grande part du vivant – a chuté de 67% en 10 ans ; un enfant meurt de faim toutes les 6 secondes sur la planète, alors que nous disposons largement des aliments nécessaires pour nourrir tous les humains ; les émissions de dioxyde de carbone augmentent chaque année, d'où un réchauffement planétaire de plus en plus important⁵ ; 200 à 500 millions de réfugiés climatiques sont attendus à l'horizon 2050 – ce qui ne pourra que générer guerres, famines et autres épidémies⁶ ; le niveau des océans augmente, tout comme leur acidité, d'où le trépas de nombreuses plantes aquatiques – qui fournissent 70% de l'oxygène que nous respirons ; l'équivalent d'un terrain de football de forêt est détruit toutes les 2 secondes ; les déserts s'agrandissent chaque jour ; 50% du permafrost, contenant du méthane – 25 fois plus contributeur à l'effet de serre que le CO₂ –, pourrait fondre d'ici 2050, en libérant des virus en tout genre ; la pollution tue environ 9 millions d'humains par an ; le continent de plastique mesure désormais la taille d'un pays comme l'Iran ou la Mongolie (trois fois la superficie de la France) ; de multiples autres catastrophes sont en cours, ce qui conduit l'ONU à avancer que l'humanité est à la fois cause et victime d'une « menace existentielle directe ».

1 Les scientifiques spécialistes emploient dorénavant cette formule sans la moindre ambiguïté : « L'ampleur réelle de l'extinction de masse qui touche la faune a été sous-estimée : elle est catastrophique [et constitue] un anéantissement biologique. » Dans Ceballos Gerardo, Dirzo Rodolfo & Ehrlich Paul, « Biological annihilation via the ongoing sixth mass extinction signaled by vertebrate population losses and declines », *PNAS*, publié le 23/05/2017 et disponible en ligne le 19/07/2021 à l'adresse suivante : <https://www.pnas.org/content/pnas/114/30/E6089.full.pdf>.

2 Keller Arthur, « Les défis de ce temps », *CentraleSupélec*, conférence publiée le 12/10/2021 et disponible en ligne le 04/02/2022 à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=FcCN8vFPMz4>.

3 Le jour du dépassement bat chaque année des records de précocité, la biocapacité planétaire étant proche du déclin.

4 Pour l'heure, ce drame est dû aux pesticides, à la (sur)pêche et à l'atrophie des habitats, non au réchauffement global.

5 Les confinements relatifs au Covid ont imposé une diminution de 5% des émissions de GES en 2020 (liée à la baisse de la production économique), cette décrue correspondant à l'effort de guerre que doit *annuellement* mener l'espèce humaine en vue de limiter le réchauffement sous les 2°C annoncés dans l'accord de Paris – lors de la COP 21 (2015).

6 Ces « calamités » constituent les trois modes de régulation historiques – et imminents ? – des populations humaines.

« [...] *Le capitalisme est la conséquence plus que l'origine d'un enchevêtrement axiologique de prédation et de domination.* »

Aurélien Barrau (2022)⁷

Il s'avère essentiel de comprendre que les dégradations écologiques font système. Or, un problème systémique demande indubitablement une solution systémique... Il est donc illusoire d'imaginer que nous pourrions, par exemple, résoudre la question de la faim dans le monde, endiguer l'étiollement de la « biodiversité »⁸ ou encore stopper l'épandage des pesticides sans régler *tous* les défis écologiques simultanément. Second point incontournable : le crime contre la vie doit impérativement être traité de façon étiologique *et* symptomatique. Je m'explique... Souffrant d'asthme, je prends régulièrement un traitement qui me permet de combattre cette maladie sur le long terme. Toutefois, en cas de crise, ce médicament est inefficace, car j'ai dès lors besoin d'un remède symptomatique me rendant apte à surmonter ladite crise. Notre erreur, jusqu'ici, a été double : nous avons d'une part souhaité adopter des solutions *sporadiques* (et non pas *systémiques*) ; nous avons d'autre part promu des médications *étiologiques* (de long terme) et non une thérapie *symptomatique* (indispensable à la survie).

Or, si l'origine de la *catastrophe* est multifactorielle – striatum, religion, patriarcat, etc. –, force est de constater que le système mondialisé est responsable de la *crise*, car nous ne pouvons pas croître à l'infini sur une planète de taille finie. Or, c'est précisément ce que nous essayons à tout prix de faire en visant la « croissance économique ». Cette dernière, orchestrée par le régime capitaliste et attisée par la folie libérale, ne peut durer sous peine de ravager la biosphère, dont nous faisons partie.

Pourtant, la plupart des États favorise l'oligarchie et le conglomérat de multinationales, constituant une « dictature libéro-capitaliste » mondialisée. Le terme peut paraître fort, mais n'en demeure pas moins juste. Le totalitarisme dans lequel nous vivons se pare de fausses allures démocratiques, mais mutile la nature, encourage l'agriculture intensive, déifie la technique déshumanisante, multiplie les gaspillages d'énergie, prône une croissance démographique suicidaire, formate les enfants en vue de fabriquer de dociles producteurs-consommateurs, sanctifie la compétition – notamment *via* le sport –, détruit la diversité moyennant une mondialisation populicide, construit les inégalités obligeant le Sud à financer le Nord, exerce un néocolonialisme nauséabond sur les plans politique, économique et militaire, organise le règne de la finance, corrompt et monétise la politique, diffuse sa propagande et désinforme par le biais des médias, crée des bunkers pour protéger les ploutocrates, engendre des conflits et sacrifie des vies humaines pour conquérir des nouveaux marchés, surveille et modifie les comportements des citoyens à la faveur d'une numérisation toujours plus « inquisitrice » et nocive à l'égard du vivant – la transition numérique se réalisant aux dépens de la révolution écologique.

Penchons-nous désormais sur les caractéristiques du travail qui, en tant que facteur de production, constitue l'un des deux piliers du modèle capitaliste dominant⁹ – le second étant la consommation.

⁷ Barrau Aurélien, *Il faut une révolution politique, poétique et philosophique*, Zulma, Veules-les-Roses, 2022, p. 29.

⁸ Notons ici que si chaque disparition d'espèce est une tragédie, ce sont les vivants qui souffrent, agonisent et meurent.

⁹ Les machines fournissent la quasi-intégralité de la production actuelle, mais ne pourraient fonctionner sans humains.

« Quiconque donne son travail pour de l'argent se vend lui-même et se met au rang des esclaves. »

Cicéron (44 av. J.-C.)¹⁰

Si l'esclavage a officiellement été aboli – au regard des normes occidentales –, le fait de monnayer (la majeure partie de) son temps éveillé est considéré comme une servitude par nombre de penseurs. À l'image de Cicéron, l'agroécologiste Pierre Rabhi demandait ainsi : « Travaillons-nous pour vivre, ou vivons-nous pour travailler ? [...] La modernité arrogante et totalitaire a réduit, sous prétexte de l'améliorer, la condition de tous à une forme moderne d'esclavage, non seulement en produisant du capital financier sans aucun souci d'équité, mais en instaurant, du simple fait de prendre l'argent comme mesure de la richesse, la pire inégalité planétaire qui soit. »¹¹

La vision *économystique* régissant le rapport au monde occidental était jadis également dénoncée par l'écrivain Paul Lafargue : « Travaillez, travaillez, prolétaires, pour agrandir la fortune sociale et vos misères individuelles, travaillez, travaillez, pour que, devenant plus pauvres, vous ayez plus de raisons de travailler et d'être misérables. Telle est la loi inexorable de la production capitaliste. »¹² À cette aune, les personnes en quête de la sacro-sainte « sécurité de l'emploi » s'évertuent donc à être exploitées, de surcroît à des fins mercantiles, industrielles... et écocidaires. Difficile à croire¹³ !

Mais retournons la chose : aujourd'hui, même les dirigeants sont soumis au travail, dans la mesure où « croire que les politiques vont changer le monde, c'est croire au père Noël. [...] Ils essaient et ils le font avec sincérité. Mais ils sont prisonniers du niveau de vie, des emplois et du système qui va à l'opposé de ce qu'on devrait faire. »¹⁴ Pourquoi ? Parce que selon l'anthropologue David Graeber :

« Il y a une vision théologique du travail : si on ne travaille pas dur, c'est qu'on n'est pas une bonne personne, qu'on n'est pas un vrai adulte et qu'on ne mérite pas l'amour de sa communauté. C'est une idée incrustée, théologique, avec des racines extrêmement chrétiennes. Et je pense que ça souligne beaucoup de nos pensées en politique. La seule chose sur laquelle la gauche et la droite s'accordent, c'est que plus d'emplois, c'est toujours bien. Mais non. Pourquoi est-ce que ce serait bien ? »¹⁵

« Quand la technique et l'économie règnent en maîtres, quand l'homme n'est plus qu'un instrument au service de la machine industrielle, le travail n'est plus un bienfait pour l'homme : il détruit son âme et nuit à l'harmonie de la société »¹⁶ ainsi qu'au vivant, répond *de facto* l'activiste Satish Kumar.

10 Une traduction alternative – de Maurice Testard – est la suivante : « Indignes d'un homme libre et vils sont les gains de tous les salariés dont c'est la peine [...] que l'on paie : dans ces gains en effet le salaire est lui-même le gage de la servitude. » Dans Cicéron, *Les Devoirs*, Les Belles Lettres, Paris, 1965 (44 av. J.-C.), I, XLII, 150, pp. 183-184.

11 Rabhi Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, Arles, 2010, p. 14.

12 Lafargue Paul, *Le Droit à la paresse*, Mille et une nuits, Paris, 2000 (1883), p. 8.

13 « L'esclavage moderne » n'est ici mentionné que dans la mesure où il suppose un système auquel l'humain s'inféode.

14 Arthus-Bertrand Yann, « Croire que les politiques vont changer le monde, c'est croire au père Noël », *Europe 1*, publiée le 05/07/2019 et disponible en ligne le 17/05/2022 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=MyHBFr_n_nY.

15 Graeber David, « Jamais la société humaine n'a passé autant de temps à remplir des formulaires », *France Culture*, publiée le 10/09/2018 et disponible en ligne le 12/03/2022 à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=y-G7461XhMs>. Michel Onfray atteste que notre apologie du travail est héritée de « l'épistémé judéo-chrétienne ».

16 Kumar Satish, *Pour une écologie spirituelle*, Belfond, Paris, 2018 (2013), p. 84.

« Ne me dites pas que vous avez travaillé dur pour trouver votre or. Le diable aussi travaille dur. »

Henry David Thoreau (1862)¹⁷

Le capitalisme néolibéral industriel est une mégamachine d'éradication du vivant. Or, aujourd'hui, non seulement la majorité des êtres humains ne font rien *contre* cette abomination, mais ils font bien au contraire tout *pour* la renforcer, en consommant et en produisant. Ivan Illich atteste : « L'homme devient accessoire de la méga-machine, un rouage de la bureaucratie. »¹⁸ À l'instar du philosophe, la militante écoféministe Vandana Shiva se montre limpide : « [...] En tant qu'esclaves d'édifications mensongères qui engendrent la pensée mécanique et font tourner la machine-argent, nous devenons complices des processus qui détruisent la Terre et l'humanité. »¹⁹

À l'image du héros magistralement interprété par Charlie Chaplin dans *Les Temps modernes*, l'être humain est devenu un rouage des dispositifs²⁰ capitalistes – quelle que soit son activité salariée. Dès lors, peu importe que ce système tourne avec des métiers destructeurs ou des « emplois verts ». Tant que la mégamachine fonctionne, le résultat est identique : la destruction du vivant. Bien sûr, tous les jobs ne se valent pas... mais tous valent (négativement) par leur apport au régime écocidaire. Même la plus vertueuse des professions contribue à la macrodestruction dans le cadre du système en place. Travailler revient à placer tous nos espoirs de survie – et ceux de nos enfants – dans le « capitalisme vert » et à perpétuer le modèle de biodésintégration, ne serait-ce que par l'intermédiaire des impôts :

« [...] Tous les ans, les contribuables du monde entier paient environ 700 milliards de dollars de subventions en faveur d'activités destructrices pour l'environnement, telles que l'utilisation des carburants fossiles, la surexploitation des nappes phréatiques, les coupes à blanc de forêts et la pêche excessive. Une étude de l'*Earth Council*, intitulée *Subsidizing Unsustainable Development*, note qu'il y a quelque chose de stupéfiant à observer le monde dépenser des centaines de milliards de dollars annuellement pour subventionner sa propre destruction. »²¹

Car tant que nous demeurons au crochet de *ce système*, non seulement nous participons au crime suprême, mais en prime, si l'édifice s'effondre – et il va s'écrouler, pour raison écologique ou suite à la déplétion fossile –, nous mourons avec lui. Il ne s'agit donc pas uniquement de gagner de l'argent sale, mais bien de se suicider à petit feu... Aussi, s'il est bienvenu de fustiger la (sur)consommation, il est corrélativement temps de réaliser que la (sur)production est tout aussi émetique :

17 Thoreau Henry David, *La Vie sans principe*, Librio, Paris, 2016 (1862), p. 49.

18 Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, p. 12.

19 Shiva Vandana, *1%*, Rue de l'échiquier, Paris, 2019, p. 165.

20 « Il ne serait sans doute pas erroné de définir la phase extrême du développement du capitalisme dans laquelle nous vivons comme une gigantesque accumulation et prolifération de dispositifs. Certes, les dispositifs existent depuis que l'*homo sapiens* est apparu, mais il semble qu'aujourd'hui il n'y ait plus un seul instant de la vie des individus qui ne soit modelé, contaminé, ou contrôlé par un dispositif. » Agamben Giorgio, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Payot & Rivages, Paris, 2007, pp. 33-34.

21 Brown Lester, *Le Plan B*, Souffle Court, Paris, 2007, pp. 284-285. Les impôts peuvent avoir un versant positif, mais sont grandement perniciose. Or, « payer des taxes n'est acceptable que si on en voit l'utilité, pour soi ou la société », rappelle Corinne Morel Darleux, dans *Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce*, Libertalia, Paris, 2019, p. 36.

« Nous sommes incapables de décider, voire de nous demander de quoi nous avons besoin en quantité et en qualité. Nos désirs et nos besoins sont amputés, formatés, appauvris par l'omniprésence des propagandes commerciales et la surabondance de marchandises. Marchandises nous-mêmes en tant que, désormais, nous avons à 'nous vendre' nous-mêmes pour pouvoir vendre notre travail, nous avons intériorisé la logique propre au capitalisme : pour celui-ci, ce qui est produit importe pour autant seulement que cela rapporte ; pour nous, en tant que vendeurs de notre travail, ce qui est produit importe pour autant seulement que cela crée de l'emploi et distribue du salaire. Une complicité structurelle lie le travailleur et le capital : pour l'un et pour l'autre, le but déterminant est de 'gagner de l'argent', le plus d'argent possible. L'un et l'autre tiennent la 'croissance' pour un moyen indispensable d'y parvenir. L'un et l'autre sont assujettis à la contrainte immanente du 'toujours plus', 'toujours plus vite'. »²²

D'André Gorz à Murray Bookchin en passant par Eva Von Redecker, une myriade de philosophes observent que la responsabilité des dirigeants capitalistes « ne veut pas nécessairement dire que tous les travailleurs soient innocents dans la destruction du monde naturel »²³, loin de là :

« Le capitalisme dilapide la vie : la propriété érige des clôtures à l'intérieur desquelles on peut causer des sévices infâmes. L'exploitation enrichit le capital et disperse poisons et gaz d'échappement à tous les vents. Notre travail s'épuise lui-même et épuise ce qui lui passe entre les mains. Nous sommes tous partie prenante de la dévastation de la terre. Le capitalisme, la maîtrise objective de la chose, est notre forme de vie. Nous n'en avons pas d'autre. Pas encore. »²⁴

Il est évidemment violent de traiter les travailleurs de « collabos » et de les renvoyer, par là même, aux heures les plus sombres de l'histoire anthropique, et je m'en excuse. Mais face à l'ultra-violence systémique, de micro-doses de violence sont aussi justifiées que nécessaires. Luther King, Mandela, Gandhi et Thoreau seraient ici tout à fait d'accord. Et Pablo Servigne de résumer la situation :

« Il y a une incompatibilité radicale entre notre système économique et politique et la biosphère. L'un ou l'autre doit mourir. Si on continue la trajectoire, c'est grillé et tout peut dégénérer dans ce qu'on pourrait appeler un effondrement. Mais d'un autre côté, si on laisse les énergies fossiles dans les sous-sols, c'est de toute façon la fin du monde tel que nous le connaissons. Et quelle que soit l'alternative, c'est pour nous, les générations présentes. [...] Nous sommes en guerre. Et l'ennemi est partout : il est aussi bien au G7, dans les multinationales, dans l'administration, mais il est aussi dans les foyers, et il est en nous. L'ennemi est en nous. Et le courage, c'est d'aller combattre ces individus et ces structures toxiques pour la société et pour la planète ; mais le courage, c'est aussi d'aller trouver et affronter nos propres ombres. Et la lâcheté, c'est de ne pas les voir, de les mettre sous le tapis, de se réfugier derrière les autres ou derrière le système... La lâcheté, c'est de mettre le profit avant la vie : la journée au boulot et le soir d'aller embrasser ses enfants. »²⁵

22 Gorz André, *Écologica*, Galilée, Paris, 2008, p. 115.

23 Bookchin Murray & Foreman Dave, *Quelle écologie radicale ?*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2020, p. 98.

24 Von Redecker Eva, *Révolution pour la vie*, Payot & Rivages, Paris, 2021, p. 96.

25 Servigne Pablo, « Avec Extinction Rebellion », vidéo publiée le 18/01/2020 et disponible en ligne le 07/04/2021 à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=V9htTr-dKPE>.

« La ressemblance entre cet empire technico-totalitaire qui nous menace et le monstrueux empire d'hier est évidente. Naturellement, il y a là une tonalité provocatrice, car nous avons pris la douce habitude de considérer l'empire qui est derrière nous, le 'troisième' Reich, comme quelque chose d'unique, d'erratique, d'atypique pour notre époque ou notre monde occidental. Mais, naturellement, cet usage n'a pas valeur d'argument, une telle opinion n'est qu'une manière de détourner les yeux. Étant donné que la technique est notre enfant, il sera aussi lâche que stupide de parler de la malédiction qui lui est innée comme d'une malédiction venue un jour fortuitement s'égarer dans notre maison par une porte dérobée. C'est notre malédiction. Étant donné que l'empire de la machine accumule, que le monde de demain s'étendra au globe entier et que ses performances dans le travail seront sans lacunes, en vérité la malédiction se trouve encore devant nous. Ce qui veut dire que nous devons nous attendre à ce que l'épouvante de l'empire à venir rejette largement dans l'ombre celle de l'empire d'hier. »

Günther Anders (1964)²⁶

Certes, tirer un trait d'équivalence entre nazisme et néolibéralisme relèverait de la bêtise : chaque catastrophe est unique et incomparable. On ne met pas sur un pied d'égalité les chambres à gaz et la première extermination massive de la vie. Mais cela n'interdit aucunement de bâtir une analogie. En l'occurrence, ces idéologies sont toutes deux des totalitarismes au sens où l'entend Hannah Arendt²⁷, notamment dans la mesure où elles suscitent une adhésion aveugle des « masses », qui répondent, à l'heure actuelle, à maints attendus civilisationnels – souvent en s'en satisfaisant.

Cela dit, si nous travaillons avant tout en vue d'être heureux²⁸, nous devons tenir compte des effets (in)directs de notre labeur. Le fait que notre activité soit porteuse de sens (eu égard à nos valeurs) ne signifie pas que celle-ci soit vertueuse dans l'absolu. Tout dépend finalement du système dans lequel s'insère notre tâche. Trivialement, si nous trouvons notre bonheur en fabriquant des objets, mais que ceux-ci sont destinés à fortifier le nazisme, nous participons à la guerre et au génocide. De même, si nous visons la béatitude en travaillant au sein du « capitalisme total », nous contribuons, que nous le voulions ou non, à l'annihilation du vivant et menons ce qu'Anders nommait « une vie absurde »²⁹.

Mais l'essayiste membre de l'École de Francfort n'est pas le seul à dresser des ponts entre nazisme et néolibéralisme écocidaire. Historien, Johann Chapoutot décrypte en effet :

26 Anders Günther, *Nous, fils d'Eichmann*, Payot & Rivages, Paris, 1999 (1964), pp. 86-87.

27 « Les mouvements totalitaires sont des organisations de masse d'individus atomisés et isolés. Par rapport à tous les autres partis et mouvements, leur caractéristique la plus apparente est leur exigence d'une loyauté totale, illimitée, inconditionnelle et inaltérable, de la part de l'individu qui en est membre. » Arendt Hannah, *Le Système totalitaire*, Seuil, Paris, 2002 (1948), p. 65. Dès lors, le néolibéralisme est un « totalitarisme *soft*, [...] un totalitarisme 2.0 où le costume-cravate remplace l'uniforme militaire. » Dans Caron Ayméric, *Utopia XXI*, Flammarion, Paris, 2017, p. 15.

28 « La valeur du travail est une valeur marchande [et non] une valeur morale. [...] Vous courez tous après l'argent. C'est pour ça que vous travaillez, au moins pour une part. C'est ce qu'on appelle, en gros, le salariat. [Mais] qu'est-ce qui vous fait courir, les uns et les autres ? Ce n'est pas le travail... Ce n'est pas la morale... Ce n'est pas seulement l'argent et le salaire. Vous courez d'abord et surtout après le bonheur. » Comte-Sponville André, « Pourquoi travaille-t-on ? », *Hôpitaux Universitaires de Genève*, publiée le 11/02/2016 et disponible en ligne le 19/05/2022 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=L1GHV_8SoxM.

29 « Pour nous, les hommes d'aujourd'hui [dont le sens du travail se réduit à la paye], le monde et la vie sont misérables parce qu'ils sont absurdes. » Dans Anders Günther, *L'Obsolescence de l'homme II*, Fario, Paris, 2011, pp. 359-373.

« Discipliner les femmes et les hommes en les considérant comme de simples facteurs de production et dévaster la Terre, conçue comme un simple objet, vont de pair. En poussant la destruction de la nature et l'exploitation de la 'force vitale' jusqu'à des niveaux inédits, les nazis apparaissent comme l'image déformée et révélatrice d'une modernité devenue folle – servie par des illusions (la 'victoire finale' ou la 'reprise de la croissance') et par des mensonges ('liberté', 'autonomie') dont des penseurs du management comme [l'expert politique nazi] Reinhard Höhn ont été les habiles artisans. »³⁰

La philosophe Cynthia Fleury confirme que le managérat et les camps de concentration présentent un « caractère machinique, psychotique, intégré [ainsi qu']une certaine parenté sur le phénomène de liquidation du sujet. »³¹ L'écologiste Cyril Dion – entre autres, coréalisateur du film *Demain* (2015) – pointe alors du doigt notre terrible incapacité à remettre en cause notre activité de production :

« On ne s'interroge jamais sur le métier qu'on fait. Le métier qu'on fait, c'est quand même là où on passe le plus de temps. On y passe 7 ou 8 heures par jour. Et on met toute notre énergie et toute notre matière grise à alimenter un truc... Et puis ensuite, quand on rentre chez soi, on fait des petits gestes. Donc si on pousse le truc, c'est un peu : 'Moi je travaille chez Monsanto, mais j'y à vélo...' Ah bah ça va, tu sauves la planète, mon gars, t'y vas à vélo... »³² « [...] Lorsqu'[on] travaille, comme lorsqu'[on] consomme, [on fait] tourner la machine à croissance et à profit. Qui ne profite pleinement qu'à un tout petit nombre de personnes. »³³ « Nous sommes face à un danger d'une ampleur comparable à celui d'une guerre mondiale. Sans doute même plus grave. Danger porté par une idéologie, matérialiste, néolibérale, principalement soucieuse de créer de la richesse, du confort, d'engranger des bénéfices. Qui envisage la nature comme un vaste champ de ressources disponibles au pillage, les animaux et autres êtres vivants comme des variables productives ou improductives, les êtres humains comme des rouages sommés de faire tourner la machine économique. Nous devrions résister. Tels nos aïeux résistant au nazisme, tels les Afro-Américains résistant à l'esclavage puis à la ségrégation, il nous faudrait progressivement refuser de participer à ce dessein funeste. Nous dresser et reprendre le pouvoir sur notre destinée collective. »³⁴

Évidemment, sur le plan individuel, très peu d'entre nous sont des monstres... En revanche, il nous faut reconnaître que le système auquel nous apportons chaque jour notre collaboration dans les pays occidentaux industrialisés – et qui mutile la vie sur Terre – s'avère (à tout le moins) monstrueux.

30 Chapoutot Johann, *Libres d'obéir*, Gallimard, Paris, 2020, p. 141.

31 Fleury Cynthia, « La Banalité du mal au présent », vidéo publiée le 07/10/2019 et disponible en ligne le 01/06/2022 à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=OCQ5RZMKztA>.

32 Dion Cyril, « Il faut arrêter de parler de petits gestes écolos », *France Inter*, publiée le 01/09/2019 et disponible en ligne le 11/05/2022 à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=Jcg49VXD-vo>. Le véritable problème du travail... c'est le travail, car il contribue à l'écocide. S'y rendre en voiture ou à vélo est complètement secondaire.

33 Dion Cyril, *Petit manuel de résistance contemporaine*, Actes Sud, Arles, 2018, p. 61.

34 *Ibid.*, pp. 13-14. Il est ici édifiant de mettre en perspective les propos d'Hannah Arendt : « De nombreux Allemands, de nombreux nazis, peut-être l'immense majorité d'entre eux, ont dû être tentés de ne pas tuer, de ne pas voler, de ne pas laisser leurs voisins partir pour la mort (car ils savaient, naturellement, que les Juifs partaient à la mort, même si nombre d'entre eux ont pu ne pas en connaître les horribles détails) et de ne pas devenir les complices de ces crimes en en bénéficiant. Mais Dieu sait s'ils ont vite appris à résister à la tentation. » Dans Arendt Hannah, *Eichmann à Jérusalem*, Gallimard, Paris, 2002 (1963), p. 1163. Par analogie, de futurs historiens pourront noter : « De nombreux êtres humains, peut-être l'immense majorité d'entre eux, ont dû être tentés de ne pas participer aux écocides, de ne pas produire, de ne pas laisser leurs voisins partir pour la mort (car ils savaient, naturellement, que les êtres vivants partaient à la mort, même si nombre d'entre eux ont pu ne pas en connaître les horribles détails) et de ne pas devenir les complices de ces crimes en en bénéficiant. Mais Dieu sait s'ils ont vite appris à résister à la tentation. »

VI – Traitement symptomatique

« [...] Il n'y a pas de capitalisme préexistant, il y a seulement le capitalisme
que nous fabriquons aujourd'hui ou que nous ne fabriquons pas. [...] »
La révolution ne consiste pas à détruire le capitalisme mais à refuser de le fabriquer. »

John Holloway (2010)³⁵

Il est donc clair que travail (au sens capitaliste) et écologie sont orthogonaux, antinomiques. Mais alors, que faire ? Du point de vue étiologique : revoir notre axiologie en plaçant la défense du vivant au sommet de notre hiérarchie de valeurs, combattre nos biais cognitifs – déni, conformisme, force de l'habitude, cloisonnement informationnel, etc. – avec férocity, développer l'altruisme aux dépens de l'égoïsme, permettre le bonheur de tous et non la richesse de certains, promouvoir une spiritualité écosophique et laïque en parallèle de religions dissociantes³⁶, multiplier les programmes d'éducation positive, d'intelligence émotionnelle, de pleine conscience, de Communication NonViolente, mettre en place des communalismes et fédéralismes libertaires – et par là même donner le pouvoir au local –, dissoudre les armées aux budgets pharaoniques, organiser une économie coopérative, en terminer avec l'inepte logique patriotique – au bénéfice de l'humanité et du monde vivant en général –, forger une biodémocratie mondiale, remédier aux injustices – à l'encontre des femmes, des pauvres et de tous les opprimés –, protéger les animaux, les végétaux, les forêts, les cours d'eau et les montagnes.

Tout cela – entre autres – relève du traitement de fond qui doit être administré en vue de juguler la *catastrophe*. En revanche, comment survivre à la *crise* ? Comme nous le montre le sociologue John Holloway, la génération actuelle n'est pas responsable de la création du capitalisme (théorique) et de la civilisation industrielle, mais elle est coupable de les entretenir tous les jours à travers production et consommation. Dans ces conditions, lutter contre le système est on ne peut plus aisé – à en croire le philosophe Étienne de La Boétie : « Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre. »³⁷

« Il va falloir être raisonnable, c'est-à-dire révolutionnaire »³⁸, prévient Aurélien Barrau, qui ajoute qu'il « n'y a jamais eu de révolution sans qu'un système soit empêché de fonctionner. »³⁹ Or, rien de mieux pour entraver la marche d'un engrenage que neutraliser ses rouages... ce qui implique de nous extraire du modèle en place. Cela paraît sans doute difficile, invraisemblable voire impossible. C'est cependant le geste le plus pertinent à opérer. Par définition, nous ne pourrions pas modifier le régime actuel en conservant tout à l'identique. Il est en particulier utopique d'espérer changer drastiquement les choses à l'échelle globale en sauvegardant les modes de production – les emplois – présents.

35 Holloway John, *Crack capitalism*, Libertalia, Montreuil, 2012 (2010), pp. 411-412.

36 Si chacun peut choisir son propre Dieu, tout le monde a la même nature, qui est composée de tous les êtres vivants.

37 La Boétie Étienne de, *Discours de la servitude volontaire*, Institut Coppet, Paris, 2011 (1574-1576), p. 6.

38 Barrau Aurélien, « Il va falloir être raisonnable, c'est-à-dire révolutionnaire », *Alternatives Économiques*, publié le 05/09/2020 et disponible en ligne le 16/09/2020 à l'adresse suivante : <https://www.alternatives-economiques.fr/aurelien-barrau-va-falloir-etre-raisonnable-cest-a-dire-revolu/00093617>.

39 Barrau Aurélien, « Discussion au 'Bain des Pâquis' à Genève », intervention publiée le 25/08/2020 et disponible en ligne le 16/09/2020 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=T-0a0Ch_IjI.

À ce stade, certains se demandent peut-être s'il n'est pas possible de préserver certains métiers – le leur, surtout –, tout en « transformant le capitalisme ». Mais Jean Ziegler dissout cet oxymore : « On ne peut pas humaniser, améliorer, réformer un [système tel que le capitalisme financier globalisé]. Il faut l'abattre. Aucun des systèmes d'oppression précédents, comme l'esclavage, le colonialisme, la féodalité, n'a pu être réformé. L'oppression ne se réforme pas. »⁴⁰ Il est ontologiquement impossible au capitalisme de produire *moins* ou *vert* car ce n'est pas dans son ADN. Bien sûr, il faudra de façon *étiologique* produire et consommer radicalement moins ; mais il faut *symptomatiquement* arrêter de produire et de consommer (au sein de ce système). Comme son confrère anthropologue, Paul Jorion nous met en garde : « Le tournant, c'est maintenant. Il faut sortir du capitalisme ! Se débarrasser du capitalisme était une question de justice au XIX^e siècle, maintenant c'est une question de survie. »⁴¹

Par suite, il faut « suivre l'exemple de ceux qui nous rappellent que le rôle d'un activiste n'est pas de naviguer dans les méandres des systèmes d'oppression avec autant d'intégrité que possible, mais bien d'affronter et de faire tomber ces systèmes. »⁴² Pour paraphraser l'activiste Derrick Jensen, il est très important de cesser d'exploiter des animaux, de vivre en mode « zéro déchet » et/ou d'aider des associations protégeant la « nature », mais si nous voulons vraiment faire choir le régime capitaliste écocidaire⁴³, il faut arrêter de produire... autrement dit de travailler.

Dès lors, l'ingénieur Philippe Bihouix analyse : « Nous vivons une sorte de dilemme du prisonnier à toutes les échelles, personnelles, organisationnelles, étatiques... Nous savons qu'il faudrait bouger, mais le premier qui bouge est perdant. »⁴⁴ Sauf qu'aux yeux de Günther Anders : « Ceux qui croient pouvoir se justifier, eux-mêmes et les autres, en expliquant : 'Si moi je ne le fais pas, un autre le fera à ma place. Comme l'effet serait alors le même, pourquoi pas moi, donc ?' – emploient un argument qui est courant chez tous les irresponsables, par exemple chez les chefs d'entreprise ou les ministres favorisant les exportations d'armes. »⁴⁵ Nous ne pouvons nous dédouaner en rejetant la faute sur les autres... Pas quand la vie s'effondre. L'heure est donc venue de nous déclarer « inadaptables »⁴⁶ à la mégamachine ; même si « chacun a une bonne douzaine d'excellentes raisons expliquant pourquoi il a raison de ne pas se sacrifier »⁴⁷, « une vraie révolution exige tôt ou tard des sacrifices [...] ». ⁴⁸ Par surcroît, ces « sacrifices » sont relatifs, puisqu'ils constituent en réalité une véritable libération. Cela posé, beaucoup ont bossé très dur afin d'accéder à un poste estimé et il est compréhensible qu'ils ne souhaitent pas le quitter... Mais le choix qui s'impose est malheureusement « le turbin ou la vie ».

40 Ziegler Jean, « Les oligarchies financières détiennent le pouvoir, pas le ministre de l'Écologie » (propos recueillis par Cécile Bourgneuf), *Libération*, publié le 05/09/2018 et disponible en ligne le 05/04/2020 à l'adresse suivante : https://www.liberation.fr/debats/2018/09/04/jean-ziegler-les-oligarchies-financieres-detiennent-le-pouvoir-pas-le-ministre-de-l-ecologie_1676540.

41 Jorion Paul, *Se Débarrasser du capitalisme est une question de survie*, Fayard, Paris, 2017, p. 27.

42 Jensen Derrick, « Forget shorter showers », *Orion Magazine*, publié le 07/07/2009 et disponible en ligne le 24/02/2020 à l'adresse suivante : <https://orionmagazine.org/article/forget-shorter-showers/>. En faisant des écogestes, en militant pour la sauvegarde de la nature, nous marchons en quelque sorte à contresens dans un train lancé à pleine vitesse vers la folie capitaliste écocidaire... Il faut donc tirer le frein à main pour empêcher ce dernier d'avancer. Les actes « microécologiques » sont certes importants, mais des changements « macroécologiques » sont indispensables.

43 Rappelons que selon le philosophe Dominique Bourg, l'écocide est « le crime premier, celui qui ruine les conditions d'habitabilité de la Terre. » Voir aussi Cabanes Valérie, *Homo natura*, Buchet Chastel, Paris, 2017, p. 104.

44 Bihouix Philippe, *L'Âge des low tech*, Seuil, Paris, 2014, p. 303.

45 Anders Günther, *Nous, fils d'Eichmann*, Payot & Rivages, Paris, 1999 (1988), p. 137.

46 Cité dans Biagini Cédric, Carnino Guillaume & Marcolini Patrick, *Radicalité*, L'échappée, Montreuil, 2013, p. 39.

47 Soljénitsyne Alexandre, *L'Archipel du goulag*, Seuil, Paris, 1974 (1973), Tome I, p. 20.

48 Harari Yuval Noah, *21 leçons pour le XXI^e siècle*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 109.

« [...] Le rôle des ouvriers, des paysans, des intellectuels, de l'ensemble des travailleurs des pays riches pourrait vite devenir décisif. S'ils se désolidarisent en masse de cette sorte de mise en condition économique et politique des pays dominés, et du pillage accentué des pays du Tiers Monde, ils contribueraient efficacement à sauvegarder les chances de survie, dans le cadre d'une vie digne d'être vécue, de leurs arrière-petits-enfants. »

René Dumont (1973)⁴⁹

Au cours des prochaines décennies, voire des prochaines années, nous vivrons des surprises assez désagréables. Certaines seront similaires au Covid-19 ; d'autres seront moins impactantes ; d'autres, enfin, le seront bien plus... Ces ruptures séquentielles mettront tôt ou tard fin à la (quasi-)totalité des professions exercées aujourd'hui. La question est donc : « Doit-on s'accrocher à ce modèle jusqu'au bout et mourir avec lui ou a-t-on la sagesse et le courage de faire autre chose ? » Car non seulement nous ne détruisons pas ce qui devrait l'être (c'est-à-dire la mégamachine capitaliste globalisée), mais nous la construisons en outre tous les jours.

Partout dans le monde, des humains répondent à cette interrogation en désertant, en apprenant à se montrer « contre-productifs », en comprenant que ce qui compte, ce n'est pas de sauver des emplois, mais de sauver des personnes – et plus largement, des vivants. C'est notamment le cas de ces jeunes diplômés d'AgroParisTech, qui déclarent en mai 2022 ne plus vouloir « trafiquer en labo des plantes pour des multinationales [...], inventer des labels 'bonne conscience' [...], pondre des rapports RSE [responsabilité sociale des entreprises] [...], ou encore compter des grenouilles et des papillons pour que les bétonneurs puissent les faire disparaître légalement... À nos yeux, ces jobs sont destructeurs et les choisir, c'est nuire. »⁵⁰ Voilà, précisément, des paroles sages et courageuses.

Philosophe, Dénètem Touam Bona explique que « la dissidence procède toujours d'une rupture du continuum temporel. Rupture du récit des vainqueurs, mais aussi rupture de la succession aliénante du travail et du repos. »⁵¹ Notre génération doit trahir l'héritage laissé par les êtres humains qui l'ont précédée en se montrant séditeuse, en changeant de rapport au monde et en renonçant à produire et à entreprendre – au sens capitaliste et *économystique* du terme. Il est trop tard pour les écogestes en marge d'une activité salariée – par essence écocidaire –, il s'agit dorénavant de démanteler les cadres mêmes de notre civilisation mortifère. « Vous ne pouvez pas être écologiste et manger de la viande. Point. Leurrez-vous si vous voulez, si vous avez envie de nourrir votre addiction, mais ne vous dites pas écologiste »⁵², formule à juste titre le militant Howard Lyman. Une énième analogie nous invite ici à énoncer : « Vous ne pouvez pas être écologiste et travailler dans le modèle capitaliste. Point. »

49 Dumont René, *L'Utopie ou la mort*, Seuil, Paris, 1973, p. 159. En sus, Corinne Morel Darleux invoque le concept de « refus de parvenir » : « Cela passe dès maintenant par le fait de cesser de coopérer avec le système, puis de produire autrement, autre chose [...] ». Dans *Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce*, Libertalia, Paris, 2019, p. 39.

50 Gérard Mathilde, « Des étudiants d'AgroParisTech appellent à 'désert' des emplois 'destructeurs' », *Le Monde*, publié le 11/05/2022 et disponible à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/planete/article/2022/05/11/des-etudiants-d-agroparistech-appellent-a-deserter-des-emplois-destructeurs_6125644_3244.html.

51 Touam Bona Dénètem, *Sagesse des lianes*, Post-éditions, Fécamp, 2021, p. 134.

52 Ancien éleveur, Howard Lyman s'exprime ainsi dans le film *Cowspiracy* (Andersen Kip & Kuhn Keegan, 2014).

« D'abord, ne pas nuire. »

Hippocrate (410 av. J.-C.)⁵⁴

La devise « *Primum non nocere* » est le premier enseignement conféré aux étudiants de médecine. Certes, nous pouvons essayer de soigner les malades, mais nous devons auparavant nous assurer de ne pas aggraver leur état. Par analogie : nous pouvons à coup sûr tenter de préserver le vivant, mais nous devons au préalable éviter de contribuer (le plus clair de notre temps !) à sa périlclitation. En ce qui concerne des secteurs ultra-nocifs, paradigmatiques, tels que l'aviation ou l'industrie automobile, la question ne se pose pas : la défection est vitale. Mais la médecine représente un cas limite.

« D'abord, ne pas nuire. » Oui. Mais à qui ? Au patient que nous soignons ? Ou à l'ensemble de la population ? C'est une controverse éminemment éthique. Et pour l'ingénieur Jean-Marc Jancovici :

« Plus on met de gens dans les EHPAD, plus on fait l'arbitrage qui consiste à dire : 'Je dépense des moyens pour les vieux – qui sont, en plus, ceux qui ont bien vécu, car ce sont les *boomers*, qui sont nés à un moment où tout allait bien, on a payé leurs retraites, on leur a donné les congés payés [...]'. Je ne sais pas jusqu'où [...] la fraction la plus jeune de la population acceptera que ce soit ça notre arbitrage alors qu'on s'est déjà gavé et qu'on en a bien profité. [...] C'est malsain de dire ça, mais ce sont des débats qu'on va être obligé d'avoir. On va devoir faire preuve d'un peu de courage. »⁵⁵

Entendons-nous bien : ce qui est grave, ce n'est pas de privilégier les aînés, c'est que, pour l'heure, la question n'est pas même posée. Peut-être faudrait-il s'inspirer de Canguilhem, qui rédigeait : « La médecine nous apparaissait, et nous apparaît encore, comme une technique ou un art au carrefour de plusieurs sciences, plutôt que comme une science proprement dite. »⁵⁶ Or, pratiquer la médecine en artiste, cela revient à faire des choix. Car sortant d'un monde en croissance où l'éventail des options s'ouvrait à 360°, l'espèce humaine entre dans un univers en décroissance⁵⁷ énergétique, économique et matérielle, dans lequel le champ des possibles va considérablement se rétrécir... Il va donc falloir s'interroger quant à la « réparation de rouages » très néfastes, préférer la qualité de vie à sa quantité, obérer les dérives transhumanistes et envisager de renoncer à la procréation, la meilleure manière de préserver nos enfants en puissance d'inéluctables souffrances étant de ne pas les mettre au monde⁵⁸.

53 Ce titre est un hommage à l'ouvrage dans lequel Illich critique la démesure technique, notamment médicale : « Avec l'industrialisation du désir, l'Hybris est devenue collective et la société est la réalisation matérielle du cauchemar. L'Hybris industrielle a brisé le cadre mythique qui fixait des limites à la folie des rêves. [...] L'inéluctable choc en retour du progrès industriel, c'est Némésis pour les masses, le monstre matériel né du rêve industriel. Anonyme, insaisissable dans le langage de l'ordinateur, Némésis s'est annexé la scolarisation universelle, l'agriculture, les transports en commun, le salariat industriel et la médicalisation de la santé. Elle plane sur les chaînes de télévision, les autoroutes, les supermarchés et les hôpitaux. » Illich Ivan, *Némésis médicale*, Seuil, Paris, 1975, pp. 203-204.

54 Cette expression apparaît dans le *Traité des épidémies* (I, 5) sous la forme suivante : « Face aux maladies, avoir deux choses à l'esprit : faire du bien, ou au moins ne pas faire de mal. »

55 Jancovici Jean-Marc, « Peak Oil, EHPAD & Rapport à la mort », vidéo publiée le 01/06/2022 et disponible en ligne le 01/06/2022 à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=po1dJk2dw_Q.

56 Canguilhem Georges, *Le Normal et le pathologique*, PUF, Paris, 1999, p. 7.

57 Sur ce thème absolument central, voir Jancovici Jean-Marc, *Cours à Mines Paris Tech*, 2019, publiée le 30/07/2019 et disponible en ligne le 01/06/2022 à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=xgyOrW0oaFI>.

58 D'aucuns pourraient juger ces résolutions extrêmes, mais la situation (déjà épouvantable) empire et nous oblige.

« La production scientifique, comme n'importe quel type de production dans la civilisation ambiante, est considérée comme un impératif en soi. Et dans tout ceci, [...] le contenu de la recherche passe entièrement au second plan⁵⁹. Il s'agit de produire un certain nombre de papiers. Dans les cas extrêmes, on va mesurer la productivité scientifique au nombre de pages publiées. [...] La raison pour laquelle, au début, j'ai interrompu mon activité de recherche, c'est parce que je me rendais compte qu'il y avait des problèmes si urgents à résoudre, concernant la crise de la survie, que ça me semblait de la folie de gaspiller des forces à faire de la recherche scientifique pure. [...] Il y a aliénation parfaite entre nous et notre travail. Et je pense que ce n'est pas un phénomène qui soit propre à l'activité scientifique. Je crois que c'est une situation propre à pratiquement toutes les activités professionnelles (presque toutes) à l'intérieur de la civilisation industrielle. [...] Finalement c'est la crise écologique qui va nous forcer – que nous le voulions ou non – à modifier notre cours et à développer des modes de vie et de production qui soient radicalement différents des modes de production prédominants. »

Alexander Grothendieck (1972)⁶⁰

D'après le plus grand mathématicien du XX^e siècle, et peut-être de tous les temps, les scientifiques doivent compter parmi les déserteurs. Aussi, nous sommes désormais certains que lancer des appels et rédiger des rapports est inutile⁶¹. Le message ne se propage guère par la parole⁶² et doit passer par les actes, en l'occurrence par la défection qui, seule, est en mesure d'alerter les dirigeants. Pour quel motif ? Parce que comme l'observait le philosophe Michel Serres : « La rupture essentielle, la voilà. Une société complètement transformée, d'une part par les sciences dures mais, de l'autre, dirigée par les sciences douces. »⁶³ Ajoutons que si les secondes ont indéniablement une influence délétère, les premières (telles qu'elles sont globalement pratiquées) ne sont pas exemptes de tout reproche : « Les découvertes de la science et les progrès techniques ont été tellement fulgurants que nous en avons perdu nos repères. »⁶⁴ Bien sûr, cela ne signifie aucunement que les scientifiques – comme d'autres ! – ne pourront plus jamais renouer avec leurs activités, mais qu'ils devraient purement et simplement refuser de les poursuivre tant que le système capitaliste, thermo-industriel et écocidaire fonctionne.

59 En tant que chercheur, Julian Kirchherr expliquait effectivement récemment que « [...] jusqu'à 50% des articles qui sont maintenant publiés dans de nombreuses revues interdisciplinaires sur la durabilité et les transitions peuvent être classés comme des 'conneries savantes'. Ce sont des articles qui abordent généralement les derniers mots à la mode en matière de durabilité et de transitions (par exemple, l'économie circulaire), tout en contribuant peu ou pas du tout à l'ensemble des connaissances scientifiques sur le sujet. » Dans Kirchherr Julian, « Bullshit dans la littérature sur la durabilité et les transitions : une provocation », *SpringerLink*, publié le 20/05/2022 et disponible en ligne le 27/05/2022 à l'adresse suivante : <https://link.springer.com/article/10.1007/s43615-022-00175-9>.

60 Grothendieck Alexander, « Allons-nous continuer la recherche scientifique ? », *CERN*, vidéo publiée le 27/01/1972 et disponible en ligne le 24/02/2022 à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=ZW9JpZXwGXc>.

61 Voir notamment le texte de 1000 scientifiques : « Face à la crise écologique, la rébellion est nécessaire », *Le Monde*, publié le 20/02/2020 et disponible en ligne le 04/03/2022 : https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/02/20/l-appel-de-1-000-scientifiques-face-a-la-crise-ecologique-la-rebellion-est-necessaire_6030145_3232.html.

62 Lire, entre autres, l'article du JDD : « Dans les médias, le dernier rapport du Giec est passé un peu inaperçu », *JDD*, publié le 12/03/2022 et disponible en ligne à l'adresse suivante : <https://www.lejdd.fr/recherche?query=rapport+giec>.

63 Serres Michel, *Le Contrat naturel*, Le Pommier, Paris, 2018, pp. 15-16. Politique et science ne font pas bon ménage.

64 Bihouix Philippe, *L'Âge des low tech*, Seuil, Paris, 2014, p. 165. Cette assertion mériterait d'amples éclairages quant à la kyrielle d'aspects mélioratifs et péjoratifs de « la science » à travers l'histoire, mais je préfère me borner au sujet.

« La normalité du monde dans lequel nous vivons est complètement inepte. Ceci étant dit, qu'est-ce que vous allez faire ? Chacun de vous doit gagner sa vie, donc vous devez trouver un travail, n'est-ce pas ? Je dirais que vous n'avez pas à faire ça. Vous pouvez faire ce que vous voulez. Vous n'avez pas à chercher un travail. Vous n'êtes pas obligés de gagner cet argent. Vous pouvez faire autre chose si vous le souhaitez. Si vous acceptez de renoncer à la sécurité, si vous êtes prêts à œuvrer avec d'autres personnes, si vous recherchez une merveilleuse quiétude, lancez-vous et votre filet de sécurité apparaîtra. »

Godfrey Reggio (2018)⁶⁵

À la suite de ces deux apartés ayant trait à la santé puis à la science, il est temps de réintroduire de la contingence au sein du réel que nous connaissons, comme nous y convie l'historien Howard Zinn, qui notait : « On a trop souvent tendance à croire que ce dont nous sommes témoins dans le présent existera toujours. »⁶⁶ En bref, si nous n'imaginons pas vivre sans travailler, c'est juste parce que nous sommes capitalocentrés. De fait, l'essentiel des humains ayant vécu sur cette planète ne travaillaient pas – tout du moins pas au sens capitalistique du mot.

Or, si nous cherchons tous un emploi pour survivre à court terme... il n'y aura tout simplement pas de long terme, puisque la mégamachine aura détruit les conditions d'habitabilité terrestres. Notre but doit par conséquent consister à créer notre propre mode de vie écosophique, comme nous y incitent Godfrey Reggio – réalisateur du magnifique et génial *Koyaanisqatsi* (1982) – et Satish Kumar :

« À notre époque, nos vies sont déséquilibrées. On travaille du matin au soir, 8 à 10 heures par jour, juste pour gagner assez d'argent pour se nourrir, pour s'habiller, pour acheter une voiture, pour payer ses factures. Alors que l'Occident est si riche, les gens n'ont toujours pas de temps pour eux-mêmes et pour leur famille. [...] Ce mode de vie est très pauvre ! [...] La sobriété heureuse peut nous libérer de cette charge, de ce poids, de devoir toujours gagner de l'argent pour survivre. [Aussi,] lorsque je vais parler à des étudiants, ils me demandent : 'Que nous conseillez-vous ?' Je leur réponds : 'Quand vous quittez l'université, ne cherchez pas d'emploi. Créez un mode de vie à vous. Dans un emploi, l'être humain devient l'instrument de l'employeur pour faire de l'argent. Tu n'es qu'un outil pour faire gagner de l'argent à ton employeur ou à ton usine'⁶⁷. Cela ne va pas du tout. Il ne faut pas transformer un être humain en un instrument pour gagner de l'argent'⁶⁸. Les humains sont des êtres créatifs.' »⁶⁹

65 Reggio Godfrey, « You can do whatever you want », publiée le 20/05/2018 et disponible en ligne le 20/08/2021 à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=ynZ-XTwGKXA>.

66 Zinn Howard, *L'Impossible neutralité*, Agone, Marseille, 2006 (1994), p. 354.

67 « À mouton docile, loup glouton », prévenait non sans ironie le romancier Alexandre Soljénitsyne, dans Soljénitsyne Alexandre, *L'Archipel du goulag*, Seuil, Paris, 1974 (1973), Tome I, p. 16. La société capitaliste étant bâtie de façon pyramidale, les plus riches profitent du travail des plus pauvres. Seule la désolidarisation du socle – des producteurs – pourra entraîner la chute de l'édifice et par là même permettre l'émergence d'un système juste et égalitaire. Il s'agit, en définitive, de ce que les logiciens appellent une « disjonction exclusive » : la conjoncture nous contraint à choisir le travail salarié *ou* un authentique engagement social et écologique. Cela peut être l'un *ou* l'autre, mais pas les deux.

68 Paradoxalement, l'un des secteurs dans lequel les citoyens doivent continuer à exercer leur profession est l'ingénierie nucléaire, car explosions des réacteurs et mauvaises gestions des déchets radioactifs auraient d'atroces résultantes.

69 Dans Coste Nathanaël & De la Ménardièrre Marc, *En quête de sens*, 2015. « Créer est le propre de l'homme » avance le philosophe Raoul Vaneigem dans la *Déclaration des droits de l'être humain*, Le Cherche midi, Paris, 2001, p. 97.

Et la philosophe Eva Von Redecker de leur emboîter le pas : « 'L'autre travail', dans lequel nous ne vendons pas notre main-d'œuvre et dans lequel nous ne dominons pas d'autres lieux, est le véritable travail. Il offre un point d'appui pour la refonte de la production actuelle, qui est un désastre. Tout travail devrait être 'autre travail'. Alors seulement, il peut agir librement entre le sauvetage de la vie et le partage des biens, et peut le faire sans s'épuiser. »⁷⁰ Clarifions : s'extirper du système et refuser d'y travailler ne signifie pas « ne point travailler du tout ». À titre indicatif, je travaille au minimum 10 heures par jour depuis 3 ans dans l'objectif de trouver des moyens de stopper la mégamachine. Et le fait que ces efforts ne soit pas rémunérés ne dégrade en rien leur valeur, bien au contraire !

Mais en parallèle, l'idéal reste de cultiver notre propre nourriture pour s'affranchir du système. La journaliste Frédérique Basset écrit fort justement : « Humanitaires, économiques, sociales, sanitaires et environnementales, les raisons de retrouver une autonomie alimentaire ne manquent pas. »⁷¹ Et ne pas dépendre du régime écocidaire n'implique pas d'être parfaitement autonome ; il s'agit dès lors de dénicher un groupe de personnes prêtes à exister en harmonie avec le vivant. C'est ce que conseillait le grand révolutionnaire anarchiste Gustav Landauer : « La communauté par le retrait, cela veut dire : posons notre totalité comme unité et vivons comme totalité. Loin de la superficialité vulgaire de la communauté autoritaire ; à partir de la communauté profonde avec le monde, que nous sommes en nous-mêmes, nous voulons bâtir la communauté humaine, dont nous sommes responsables et dont le monde entier est responsable. Cet appel s'adresse à tous ceux qui peuvent le comprendre. »⁷²

Ce qui nous semble « normal » dans le monde capitaliste est bien souvent égoïste et irresponsable écologiquement. Il faut donc bâtir de nouvelles valeurs, normes et alliances, tout en souscrivant aux principes permaculturels⁷³, agroécologiques et conviviaux prônés par le philosophe Ivan Illich :

« J'entends par convivialité l'inverse de la productivité industrielle. Chacun de nous se définit par relation à autrui et au milieu et par la structure profonde des outils qu'il utilise. Ces outils peuvent se ranger en une série continue avec, aux deux extrêmes, l'outil dominant et l'outil convivial. Le passage de la productivité à la convivialité est le passage de la répétition du manque à la spontanéité du don. Le dogme de la croissance accélérée justifie la sacralisation de la productivité industrielle, aux dépens de la convivialité. [...] La convivialité est la liberté individuelle réalisée dans la relation de production au sein d'une société dotée d'outils efficaces. »⁷⁴

Cela peut paraître difficile à concrétiser, mais c'est en fait bien moins compliqué que de survivre à l'avalanche de cataclysmes qui s'amorcent en Occident – et qui ont déjà frappé l'essentiel du vivant. Il ne faut en sus pas être naïf. Cesser de travailler en vue d'aggraver un territoire ne suffit pas⁷⁵ – *La Ronce, Extinction Rebellion*, les *ZAD*, le sabotage et les mouvements (violents ou non⁷⁶) fleurissant étant indispensables pour attaquer la mégamachine. Néanmoins, cela demeure un excellent début.

70 Von Redecker Eva, *Révolution pour la vie*, Payot & Rivages, Paris, 2021, p. 203.

71 Basset Frédérique, *Vers l'autonomie alimentaire*, Rue de l'échiquier, Paris, 2021, p. 16.

72 Landauer Gustav, *La Communauté par le retrait*, Sandre, Paris, 2008, p. 54.

73 Voir ici Holmgren David & Mollison Bill, *Permaculture 1*, Debard, Paris, 1986 et les autres ouvrages de ces auteurs.

74 Illich Ivan, *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1973, pp. 28-29. Soit dit en passant, tout écovillage a besoin de médecin(s).

75 Voir, entre autres, Attias Jonathan, *La Désobéissance fertile*, Payot & Rivages, Paris, 2021.

76 J'avais par exemple proposé une grève de la faim dans le but de réclamer l'instauration d'un directoire écosophique à l'échelle mondiale. Certes, le mouvement « Invictus 2023 » n'a pas fonctionné, mais il peut inspirer d'autres actions.

Conclusion

*« Si nous voulons vivre, il ne faut pas compter sur une culture de calabasse.
Nous devons créer une culture de choc. Une culture de riposte.
Nous devons avoir une chair de riposte, une existence de riposte.
Nous devons aider l'Occident à crever, pendant qu'il nous aide à nous appauvrir.
Je dis Occident, que ce soit l'Occident de Lénine ou celui d'Uncle Sam.
Parce que la position vénéneuse d'aujourd'hui s'appelle Occident. »*
Sony Labou Tansi (1974)⁷⁷

La « nature » est agonisante. Pour que nos enfants aient une chance de nous survivre et que la vie ne dépérisse pas davantage, il ne reste qu'un moyen : ruiner le modèle libéro-capitaliste, industriel et écocidaire. Par suite, la question-titre est tranchée : non, le travail, en tant que facteur de production, n'est pas compatible avec l'engagement écologique. *Étiologiquement*, nous avons de fait un monde à (re)construire pour minimiser les dégâts de la *catastrophe*. Mais *symptomatiquement*, nous avons un système à détruire dans l'optique salutaire de mettre un terme, de toute urgence, à la *crise*. Dès lors, la moindre des choses, c'est de s'en extraire, de devenir « contre-productif », de mépriser la dilution de responsabilité⁷⁸, de s'entraider⁷⁹ et de vivre « perpendiculairement » à notre funeste civilisation⁸⁰.

*« Le ciel se voile, les glaciers transpirent
Plein de gasoil dans nos poumons quand on respire
Bruits d'aéroplane qui t'empêchent de dormir [...]
Jouir sans entrave dans son travail et vieillir
Mourir au volant d'une Safrane et de quelques loisirs [...]
Trois, quatre clodos, moyenne par station de métro
C'est trop dans Babylone [...]
Cherche bien la verdure, elle se fait rare, ça c'est sûr
Et si par malheur il fait chaud, ne sortez pas vos marmots
L'échappement de vos autos les condamne aussitôt
Les politicos s'enflamment sur la réforme du vélo
Pendant qu'Elf fait sa campagne sur le grand prix de Monaco
Et même si quelque part je t'aime autant que j'ai la haine
C'est qu'entre chacals et hyènes
J'ai trouvé des âmes humaines dans Babylone
Malheureusement pour toi, je les emmène avec moi
Regarde-nous une dernière fois, car cette fois on s'en va
Tu nous feras pas croire, mon gars, qu'on est des fous sans foi ni loi
C'est juste qu'entre nous et toi, il y a la nature qui est là
On se tire ! »*

Tryo, *Babylone* (1998)

⁷⁷ Labou Tansi Sony, *Encre, sueur, salive et sang*, Seuil, Paris, 2015, Préface à *La Planète des signes* (1974), p. 20.

⁷⁸ Voir notamment Ricard Matthieu, « Milliards de morts ? », *COP 26*, publiée le 01/06/2022 et disponible en ligne le 01/06/2022 à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=1mzVnS1IFE0>.

⁷⁹ À ce propos, il m'apparaît injuste que les plus jeunes, qui vont souffrir dans les décennies à venir, paient les retraites de leurs aînés, qui ont – souvent malgré eux – façonné la situation dramatique actuelle. Il serait, en ce sens, bien plus sensé que les anciens (qui le peuvent) aident matériellement leurs descendants à embrasser un mode de vie alternatif.

⁸⁰ Je n'ai aucun souci avec le fait d'être tenu pour un donneur de leçon, dès lors que cela n'influence pas le jugement du lecteur quant à la pertinence de l'analyse : tant que les Occidentaux travailleront, aucune révolution ne sera possible.